

# BLANCHOT L'OBSCUR

Outre-politique-poétique-po-éthique

*Mais en fin de compte, le langage, l'histoire ne  
sont-ils pas, toujours, lacunaires.*

Michel Fardoulis-Lagrange, *Un art divin, l'oubli.*

Vincent Teixeira\*

Il n'est pas dit que, malgré les déplorations, désenchantements et tentations nihilistes, sans parler des résignations, renoncements et autres assoupissements, que l'époque actuelle voit fleurir et lugubrement triompher, mais en dehors aussi des transparences illusoires, frénésies prophétiques, mystifications d'enthousiasmes grégaires, naïves professions de foi ou autres déclarations fidéistes, l'écriture ou ce qu'on appelle littérature ne puisse dire et faire entendre quelque chose des troubles de l'histoire, en même temps que de la part sublime qui nous retient, au-delà, ou plutôt au cœur même des désastres de l'histoire, malgré tout. Qui nous retient et nous tient, au bord de l'alexie, comme notre part d'infini et d'étrangeté, d'infinie étrangeté, qui échappe à toutes les limitations et aliénations et que le langage fait résonner, dès lors qu'il est interrogé et mis en œuvre au-delà des démissions communes de la doxa et de l'espace fébrile de la « communication », dès lors que l'écriture est une expérience

---

\* Associate Professor, Faculty of Humanities, Fukuoka University

conjointe des pouvoirs et impouvoir du langage, « confiance-défiance dans le langage », une expérience du langage, dans son infini et son inconnu, dans ce qu'il nous incite à penser, à dire et à éprouver, dans un même mouvement alliant « vivre-écrire-parler », pour que demeure de l'impossible — fût-il impossible de dire ou impossible à dire. Un tel impossible, auquel Maurice Blanchot n'eut de cesse de vouloir répondre, d'en tenter l'impossible réponse, en ouvrant le champ des possibles, ne pouvait que s'ancrer dans un refus des possibles offerts, qui, même sous couvert d'un humanisme généreux dans ses discours, mais largement mis à mal et trahi dans les faits, dissimulent mal leur part de cynisme ou d'exploitation de l'homme par l'homme, répétant interminablement le temps de la servitude. Et avec l'économie désormais mondialisée de notre monde, l'immonde de ce nouvel ordre du monde saute aux yeux, puisque les quatre cinquièmes de l'humanité qui vivent dans la détresse sont directement conditionnés par le un cinquième qui vit bien.

Celui qui dans son siècle, l'ayant traversé de part en part et se faisant l'écho de ce qu'il fut et qu'il faut bien reconnaître, avec Daniel Bensaïd, comme la faillite de toutes les politiques d'émancipation de l'homme, en inquiétude de tous ses bouleversements, catastrophes, abîmes, « trous noirs », mais aussi élans, partagés entre espoirs, enthousiasmes, révoltes et indignations, demeura néanmoins en marge, n'a sans doute, à maints égards, que peu de points communs avec le présent et le présentisme de notre époque, tant le règne de l'insignifiance semble désormais hégémonique, même s'il en reconnut lui-même l'inexorable montée, tout comme, harcelé par la rudesse de cette époque, il reconnut comme propres

à la littérature le dénuement et l'impuissance face à l'histoire. Mais aujourd'hui, cette domination de l'insignifiance et le règne conjoint de la bêtise, symptômes de notre *misère symbolique*, le bavardage démocratique, jusque dans ses plus hautes instances représentatives, ne les dissimule même plus — un certain roitelet à l'Élysée affichant sans complexe l'aigreur, qui est (dans) l'air du temps, et le mépris de la spéculation intellectuelle — tant le monde semble installé dans un devenir nihiliste, où *l'on vit et pense*, le plus souvent, *comme des porcs*.

Aujourd'hui, « l'engagement » de celui qu'on appelait « l'intellectuel » semble en effet une position, voire une posture, largement dépassée. La figure de « l'intellectuel », mot devenu bien encombrant, cache-misère souvent malmené par ceux-là mêmes, suscités par les *media*, qui en ont fait profession (médiatique), n'inspire le plus souvent qu'un scepticisme railleur, quand ce n'est pas un mépris affiché. Les clowneries de certains experts de télévision ou l'auto-proclamation d'autres, séduits par les sirènes de la vénalité et de la vanité, à une époque où il est si facile et tentant de céder aux attraits du marketing en se laissant adorer médiatiquement et en dorant son nom sous les projecteurs de « l'actualité littéraire », n'ont fait que précipiter le déclin d'une figure, naguère magnifiée et porteuse de sens, dont Sartre peut apparaître comme le dernier héraut. Pour une part, dans leur renoncement inavoué et leur courtoisie, ce déclin est le fait même de ces intermittents de la pensée comme de la politique, avatars de l'intellectuel domestiqué, que Michel Surya a portraituré « en animal de compagnie ». Face à ce spectacle, auquel la masse, conditionnée par un consumérisme triomphant abêtissant les consciences et les comportements, s'abandonne,

l'effacement et la réserve d'un Maurice Blanchot, son « obscurité », tout comme ceux de Beckett, Michaux ou Gracq, maintenant une fermeté définitive dans leur refus de toute exhibition personnelle, semblent anachroniques. Néanmoins, comme sans doute depuis toujours, tout au moins depuis que « le désert croît », c'est par des lueurs occultes, « dans la nuit du jour », et « comme portés sur des pattes de colombes », que surviennent, lueurs ou voix, des trouées, des appels d'air. À cet égard, la position de Maurice Blanchot, *partenaire*, toujours, *invisible*, demeure contemporaine, dans sa « non-contemporanéité » et ses « considérations inactuelles », en tant qu'exemplaire vigie, en état d'alerte permanent, insoumission et inquiétude, que l'Histoire, la politique, les événements ne peuvent manquer d'éveiller, de continuer à susciter chez qui maintient vivante et vibrante la tension d'une pensée critique. Personnellement, Blanchot aura vécu et commenté tous les événements majeurs du siècle dernier qui sont tous liés à la constitution moderne de « l'intellectuel » : l'affaire Dreyfus, la Grande guerre, la montée des fascismes, le communisme, la Seconde guerre mondiale, Auschwitz, la décolonisation, la guerre d'Algérie, mai 68...

Mais avec la faillite de « l'intellectuel » et certain petit fascisme à visage humain, l'époque actuelle, pénitente et repentie, comme vouée aux chimères de la fin et à un moralisme de la mesure, ayant vidé les utopies de leur substance, semble être aux Tombeaux : tombeaux de la littérature, tombeaux de l'art, de la philosophie, de l'histoire, des idéologies, de la politique, de la révolution, de l'humanisme, de l'intellectuel, du *dernier homme*... Mais comme Blanchot, nous ne pouvons « déposer d'un cœur

content la dalle funéraire sur les intellectuels » ; cette mise au tombeau prématurée ne stigmatise en fait que l'infini de leur tâche. Et de fait, des lueurs de résistance, d'espoir et de réenchantement du monde persistent, notamment, chance pressentie par Derrida, à travers les nouveaux *media*, en tête desquels l'internet, chance opportunément saisie par certains philosophes, tel Bernard Stiegler, et tant d'autres, illustres inconnus, artistes, penseurs, écrivains, plus ou moins en résistance, et œuvrant à leur travail de taupe, au sens historique que donnait Marx à ce terme. Ainsi, la pensée, réellement mise à mal, mise en face de sa prétendue inutilité — eu égard au conformisme consensuel prônant avant tout « le concret », l'immédiateté, la réussite, l'efficacité, la marchandise, l'alignement des conduites et des pensées aux valeurs marchandes et à la comptabilité qui gouvernent le monde — n'en est rendue que plus difficile, périlleuse, en proie au malaise et à la désillusion, reconnaissant douloureusement son impuissance à influencer sur le cours des choses; mais la pensée critique persévère, même si c'est par une voix brisée, au bord du mutisme, qu'elle fait entendre, sans céder à la déploration de certains, qui n'est que la face sombre du nihilisme nietzschéen, la puissance du négatif d'une *pensée* que Jean-Luc Nancy jugea désormais *dérobée* : « Un malaise général, une paralysie s'empare des discours. En peu de temps, les mêmes textes et les mêmes thèses qui avaient porté l'espoir de refaire un monde neuf, les discours d'une résistance et d'une renaissance, toujours plus ou moins sourdement tendus par l'exigence révolutionnaire [...], se révèlent sans prise<sup>1</sup>. » Et il est vrai que ce qui pendant longtemps, et notamment dans

---

<sup>1</sup> NANCY Jean-Luc, *La Pensée dérobée*, Paris, Galilée, 2001, p. 142.

l'histoire tragique du siècle « des guerres et des révolutions », a mû les grands projets et propositions d'émancipation et de libération de l'homme, les grandes utopies, tous les rêves de monde meilleur, tout cela apparaît aujourd'hui comme inactuel, le mot même de « révolution » n'étant même plus ridicule, mais presque imprononçable. Insistons malgré tout sur le « presque », tant le renoncement serait accablant qu'il fallût ne plus pouvoir le prononcer du tout — Deleuze nous ayant appris à distinguer entre histoire et devenir (historique) —, en se défiant néanmoins de toute mystification, ce que reconnut Blanchot dès le lendemain de Mai 68, écrivant sans mélancolie et comme porté « en avant », vers l'inconnu du dehors et de l'avenir : « LA RÉVOLUTION EST DERRIÈRE NOUS : objet déjà de consommation et parfois de jouissance », avant d'ajouter : « Mais ce qui est devant nous, et qui sera terrible, n'a pas encore de nom<sup>2</sup>. »

À l'affût de ces « ruptures du temps » que constituent les révolutions et les grands changements historiques, toute grande pensée critique continue à être un combat, sans autre soutien que le vide et l'ignorance de l'avenir, « l'appel au dehors », mû par un esprit de résistance et d'indignation, de « refus », que la protestation intellectuelle, qui se dit témoin et responsable de la détresse du monde, incarne dans sa lutte contre toutes les formes d'aliénation, de domination et d'asservissement. Lutte où s'est jouée et se joue, toujours, encore, la liberté de l'homme, qui ne peut exister que dans les conditions de son partage, non pas celles de l'humanitarisme actuel, qui sert

---

<sup>2</sup> BLANCHOT Maurice, « Sur le Mouvement », in *Les Lettres Nouvelles*, juin-juillet 1969, repris dans *Écrits politiques 1953-1993*, textes choisis, établis et annotés par Eric Hoppentot, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la  *NRF*  », 2008, p. 204.

de paravent à l'exploitation et aux abus du capital globalisant, ni celles, devenues inconvenantes, des théories et idéologies passées, dont on ne peut que se défier, tout en refusant le ton comminatoire de tant de discours ambiants, emplis de mauvaise foi, résignation ou cynisme, qui les caricaturent, mais celles d'une humanité qui se crée, évolue, celles de l'homme toujours à venir, dans son être-en-commun, *singulier pluriel*, « hommes de l'humanité dérobée », comme l'écrit Jean-Luc Nancy. Parce que « le désastre », sans doute inévitable, perdure, et parce que la finitude est toujours notre lot, c'est dans un égarement sans fin, réfractaire à quelque vérité que ce soit, mais tendu vers « l'inconnu désirable », selon l'expression de Dionys Mascolo, dans un absentement et un déroboement du sens, qu'il nous faut, comme Maurice Blanchot, défier le désastre, par-delà les ruses de l'histoire, les pensées molles de ce temps, mais sans les illusions d'un arrière-monde, sans perdre du regard le grand vide de l'inconnu, selon une exigence que Kostas Axelos qualifie d'« amicalité envers la catastrophe », car « *c'est le désastre obscur qui porte la lumière*<sup>3</sup>. »

Le déroboement apparent de Blanchot, qui prit parfois des allures de désengagement, à maints égards demeure « obscur », en même temps qu'il est soutenu par la plus extrême vigilance et circonspection. Il fut, comme Nietzsche, un enfant de son siècle qui se mit « en dehors du temps », avec la même « volonté de *vivre* » se condamnant à « une solitude absolue ». Si cette image de « l'obscur » peut paraître convenue, ou bien inconvenante, outre sa parenté avec le héros éponyme du premier roman de Blanchot, *Thomas*

---

<sup>3</sup> BLANCHOT Maurice, *L'Écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 17.

*l'obscur*, « le prodigieux absent », oscillant entre néant et existence, et l'écho qu'elle évoque immanquablement avec Héraclite, dont la proximité, au-delà même d'une écriture qui devint de plus en plus fragmentaire et oxymorique, défaisant la fascination et l'ordre de l'Un, s'ancre dans une « non-contemporanéité » commune, elle souligne malgré tout l'activité en retrait selon laquelle cet homme, prenant la parole et écrivant avec une vigilance inquiète, appartient à son époque, sans lui appartenir « à part entière » et « de part en part », n'appartenant pas, se tenant à part, comme une voix sourde, entre murmure et cri, à la fois absente et présente, proche et lointaine, à l'écart et au centre, se méfiant du bruit du monde, de *la folie du jour*, indexée au silence, infiniment éloignée de la faillite actuelle du politique, qui survit dans l'incurie sous des formes indigentes de simulacres médiatiques. Et l'on sait quelle part active et énigmatique il donna à la nuit dans le travail d'écriture. Cette position d'effacement et de retrait, de « discrétion active », selon l'expression d'Éric Hoppenot, parfois qualifiée d'aristocratique, ne pouvait qu'apparaître marginale aux yeux d'un monde qui se repaît largement de tapages et bavardages sous les feux de la rampe ; mais cette obscurité fut voulue, revendiquée, indéfectiblement maintenue, malgré toutes les sollicitations, au-delà de la seule « société du spectacle ». Et de fait — mais rien de surprenant à cela — sa disparition n'aura pas fait grand bruit, l'homme étant resté jusqu'au bout fidèle à son retrait silencieux ; au journal de 20 heures de France 2, seul un minuscule entrefilet verbal fit vaciller le silence, phrase unique, lapidaire, assortie de la fameuse et dérisoire photo volée dans le parking d'un supermarché de la banlieue parisienne, signant l'évidente faillite de la télévision face à l'écrit et la pensée, aveu même de son impuissance et de sa vanité dérisoire dès lors

qu'elle n'a aucune, ou presque, image à exhiber. Parce que le portrait manque, Pierre Michon, au moment de la parution de son livre *Corps du roi*, suite de méditations sur l'écriture à partir de portraits d'écrivains, estimait que « le roi Blanchot », à la manière d'un dieu absent, dont l'absence d'image éloigne infiniment, est tout entier littérature, seulement littérature, et par-là même inaccessible, intouchable, dans *l'absenthêisme*. Tout entier dévoué à la littérature, selon une exigence quasi monacale, il disparut dans sa parole, dans son œuvre, sans se préoccuper des guenilles, haïssables, de l'écrivain, présent-caché, comme s'il n'était nulle part ; ironie de l'histoire (?) ou du destin, c'est une Place des Pensées, dans son dernier ermitage, quelque part dans la banlieue parisienne, qui scella l'aventure spirituelle de cette voix scripturaire, « une voix de fin silence ». En même temps, dans son effacement, faisant un certain usage du monde, face à l'inconnu, Blanchot fut souterrainement actif, secrètement présent dans le grand dehors du monde qui nous habite intimement. Bien qu'ayant aboli toute présence manifeste et déclarée dans l'espace public, il aura toujours été d'une intense présence publique, au sens politique, surtout au moment de la guerre d'Algérie et des événements de mai 68, auxquels il prit une part active et physique, mais aussi de façon quasi permanente quoiqu'anonyme ou secrète, avec le désir, fût-il vain, de « se perdre dans l'obscurité de tous<sup>4</sup> ». Car une « voix sans visage » ou une « voix du silence », absente, non archivée, cédant tout discours et toute trace aux livres et à l'écrit, n'est pas une voix de fantôme. Comme le souligne Christophe Bident dans son essai biographique, « selon l'inévidente de mythologies tenaces, il aurait été le

---

<sup>4</sup> BLANCHOT Maurice, *Les Intellectuels en question*, Paris, Fourbis, 1996, p. 59.

grand absent, le fantôme invisible, l'auteur illisible d'une œuvre toute abstraite, un homme littéralement terrifiant [...] Nul mieux que lui, pourtant, n'aura interrogé ce qu'il en est de la présence, de la visibilité, de la lisibilité, de la vitalité, de la culpabilité et de la *possibilité* de l'écrivain<sup>5</sup>. » Malgré son retrait, Blanchot ne fut pas l'ombre abstraite d'un écrivain enfermé dans sa tour d'ivoire ; soucieux de « la communauté » et de l'être-ensemble, d'une exigence folle dans l'amitié, il a su maintenir une discrétion délicate et une attention toujours vigilante à l'Autre, selon une inquiétude éthique relevant d'une politique de la pensée ; de même qu'il a su garder suffisamment de force et de santé pour vivre pleinement, sinon au niveau de l'existence, du moins au niveau de l'exercice de sa pensée.

Certes, dans le même mouvement, il aura tenu, en s'y maintenant, à cet anonymat et à ce retrait, cette « solitude essentielle », autant par fidélité et dévouement à la haute exigence qu'il assignait à la littérature, tout en mesurant, sans illusions, sa vanité dérisoire, dans la continuité de la vision mallarméenne du Livre comme « instrument spirituel », que par une conscience aiguë et sans nul doute douloureuse de sa dépossession, de son impuissance (personnelle) face aux affres et à la démesure de l'Histoire, « la folie du monde ». Écrire ne serait-il pas une manière de répondre à la question : comment être seul ? Solitude que la hantise de la disparition, *le pas au-delà*, la hantise de la mort, de *l'instant de [sa] mort*, toujours en instance, affilié à une pure exposition au néant. La mesure de cette prise de conscience, tendue par « le silence de l'écriture » et par un impossible silence,

---

<sup>5</sup> BIDENT Christophe, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, Seyssel, Champ Vallon, 1998, p. 7.

vieil allié autant qu'irréductible adversaire, était aussi le fait d'une sorte de pudeur, de réserve et d'attention, de douce sollicitude, que tous ceux qui l'ont approché n'ont eu de cesse de souligner ; mais il fallait bien, surtout, malgré tout, sans parti-pris, sans indulgence ni esthétisation, du cœur du désastre, sans pouvoir rien ajouter au fait de le dire, penser l'impensable, ce que Blanchot nomma « Penser l'Apocalypse », la Shoah. De fait, s'il y eut par moments des périodes de silence, d'atténuation ou de mise en sourdine de la virulence politique, la surdétermination politique de sa pensée ne disparut jamais. Ainsi, depuis son retrait, qui est aussi un retrait de soi, un dessaisissement, « le délaissement de l'identité, le refus de soi qui ne se crispe pas sur le refus, mais ouvre à la défaillance, à la perte d'être, à la pensée<sup>6</sup> », il put témoigner du monde, salué en ce sens par Jacques Derrida, dans son hommage funèbre, comme « un témoin de toujours<sup>7</sup> », dont « la puissance d'exposition » n'a d'égale que « la puissance de retrait », contradiction qu'il mit en pratique dans sa pensée politique, comme dans toute sa pensée et ses écrits. Au-delà donc des « périodes muettes », mais il faudrait dire depuis son retrait médiatique, son silence et sa « parole muette », l'attention de Blanchot aux événements, au politique et à l'histoire de son temps ne fut pas celle de rapports accidentels ou intermittents au politique, mais fut constante, dans son écart.

Après ses engagements, dans les années trente, dans les journaux de la droite nationaliste, qui achoppèrent surtout sur la notion de violence,

---

<sup>6</sup> BLANCHOT Maurice, *L'Écriture du désastre*, op. cit., p. 33.

<sup>7</sup> DERRIDA Jacques, « Un témoin de toujours », prononcé le lundi 24 février 2003, in *Libération*, 26 février 2003, p. 8.

légitime ou illégitime, et dont toute sa pensée et ses écrits ultérieurs constituent un dégagement et un reniement, il y eut un silence scripturaire sur la politique et un abandon passager d'une certaine parole politique, s'étendant grosso modo de l'immédiat avant-guerre au milieu des années cinquante, période durant laquelle il se consacre essentiellement à l'écriture narrative et critique, sans se désintéresser toutefois de la *res publica*, comme en témoigne en particulier *Le Très-Haut* (1948), son troisième et dernier roman, éminemment politique, qui sera suivi de récits interrogeant de plus en plus les possibilités mêmes du récit ; il écrira alors dans un de ceux-ci : « J'ai été quelque temps un homme public. La loi m'attirait, la multitude me plaisait. [...] Mais un jour je me lassai d'être la pierre qui lapide les hommes seuls<sup>8</sup> » ; et beaucoup plus tard, dans un de ses derniers textes, *Les Intellectuels en question* : « même Bonaparte hésite entre les mots et les batailles<sup>9</sup> ». Mais si sa lutte contre l'hitlérisme n'avait jamais faibli, après son revirement politique qui l'a vu passer d'un nationalisme de droite à un internationalisme de gauche, le retour manifeste à la politique, au moment du retour au pouvoir de De Gaulle en 1958, coïncide également avec un abandon de la fiction et du récit. Dès lors, sa voix se fera surtout entendre par un éclatant *refus*, cristallisé par une opposition vigoureuse au pouvoir gaulliste, qu'il perçoit comme « la transformation du pouvoir politique en une puissance de salut » : « À un certain moment, face aux événements publics, nous savons que nous devons refuser. Le refus est absolu, catégorique. [...] Je crois cependant que refuser n'est jamais facile,

---

<sup>8</sup> BLANCHOT Maurice, *La Folie du jour* (1949), Montpellier, Fata Morgana, 1973, p. 15.

<sup>9</sup> BLANCHOT Maurice, *Les Intellectuels en question*, *op. cit.*, p. 17.

et que nous devons apprendre à refuser et à maintenir intact, par la rigueur de la pensée et la modestie de l'expression, le pouvoir de refus que désormais chacune de nos affirmations devrait vérifier<sup>10</sup>. » Ce refus total qui est tout autant « *un refus qui affirme* », un droit à l'insoumission, droit à la contestation, droit à la parole, cette indignation et cette résistance, consistant à ne pas consentir, avec autant de virulence que le fameux « Contre » de Michaux, condensent l'attitude politique de Blanchot à cette époque, ancrée dans l'action comme dans l'écriture, dans l'écriture comme action, sans systématisation. En effet, la plupart de tous ses textes politiques sont publiés dans des revues et liés à une action commune, sous-tendue par l'amitié, des rapports d'amitié sur lesquels repose l'engagement politique de Blanchot et qu'il rappellera dans plusieurs de ses textes ultérieurs, *L'Entretien infini*, *L'Amitié*, *La Communauté inavouable*, *Les Intellectuels en question*, *Pour l'amitié*.

Durant ces années De Gaulle, l'amitié et la lutte politique s'incarnent donc ensemble, selon le vœu formulé par Dionys Mascolo d'un « communisme de pensée », avec ceux que Blanchot rencontre à cette époque, Mascolo, Antelme, Duras, Schuster, des Forêts, Nadeau, et avec qui il constitue des groupes, des revues, le plus souvent éphémères ou confidentielles, *Le 14 Juillet*, en 1958, puis il y aura au début des années soixante l'opposition active à la guerre d'Algérie, la « Déclaration des 121 sur le droit à l'insoumission », le projet avorté de la *Revue internationale*, fondé sur des « rapports nouveaux de la responsabilité politique et de la

---

<sup>10</sup>. BLANCHOT Maurice, « Le refus », in *Le 14 Juillet*, n° 2, 25 octobre 1958, p. 3, repris dans *Écrits politiques 1953-1993*, op. cit., p. 28-29.

responsabilité littéraire », les événements de mai 68, *Comité*, la participation aux manifestations, les tracts, les déclarations, etc. L'intense activité politique de ces années est fondée sur une *politique de l'amitié*, ancrée dans une expérience politique commune, une hantise de la *communauté*, fût-elle impossible, *inavouable* ou *désœuvrée* — idée ou idéal hérité de Bataille, mais que Blanchot « libère » de la représentation ou mise en pratique du sacrifice et de la tragédie —, une politique et une poétique de l'anonymat, visant de plus en plus, chez Blanchot, à l'impersonnel, une manière d'être-ensemble comme possibilité de penser en commun, au-delà du nom, à « la recherche d'une parole plurielle », une voix impersonnelle et collective, répondant pour les autres, pour tous, sans céder à la fascination de l'irrationnel. Par la suite, sans se départir de cet anonymat, peu à peu, jusqu'à la fin, conjointement à une fragmentation accrue de l'écriture, et sans doute, hypothèse dont maint texte garde inscrite la trace, en relation avec la disparition progressive de la plupart de ses amis et compagnons de lutte politique, devenus des « amis fantômes », selon l'expression de Nietzsche, avec qui *l'entretien* ne cessera d'être *infini*, par-delà la mort, les prises de parole politiques de Blanchot se feront plus sporadiques, plus discrètes, dans un absentement de plus en plus grand, même s'il ne cessera jamais de se préoccuper de l'actualité, ne mettant jamais son époque entre parenthèses, tout en sortant le temps de ses gonds, signant des pétitions et intervenant notamment au sujet de « questions brûlantes » comme l'antisémitisme, Israël, l'apartheid, l'islamisme... Il poursuit également une correspondance que l'on sait prolifique, même si nous n'en connaissons encore que des bribes, cet échange épistolaire devenant dans les dernières années le lien exclusif qu'il entretenait avec le monde en général et ses proches

en particulier. Comme si le temps d'exil de l'écriture n'avait fait que se creuser dans l'espace neutre du dehors ; ainsi, durant les trois dernières décennies de son existence, il ne reverra plus certains de ses compagnons de pensée, tels Lévinas, Derrida ou Laporte, vivant dans un renforcement de sa solitude auquel la maladie, la fatigue, la vieillesse ne sont pas étrangers. Mais au-delà des événements historiques, s'il prend part au « cours des choses » en disant « le cours du monde », au-delà de l'espace et du temps, l'horizon et l'extension de sa *politique de l'amitié* resteront toujours l'Autre, au nom duquel il n'a cessé de parler de la faiblesse, des faibles, parlant pour les sans-parole, les sans-voix, en toute faiblesse, dépossédé de tout pouvoir, évitant « la moraline » et les belles paroles, mais avec une attention marquée à tout jamais par « la brûlure de l'holocauste », ce souci croissant de l'indicible des camps de la mort constituant le néant central de sa pensée, l'abîme de ce « trou noir », qu'il tint comme « événement absolu de l'histoire », « cette blessure sans cesse ravivée », comme disait Edmond Jabès, d'Auschwitz.

Dans *Les Intellectuels en question*, qu'il présente comme l'« ébauche d'une réflexion », tout en déclarant ne pas savoir ce qu'est un « intellectuel » et en récusant l'image de l'écrivain engagé, faisant sienne la mise en garde de Foucault niant la prétention de l'intellectuel à être le « représentant de l'universel », « le messager de l'absolu » ou « la conscience de tous », il définit sa position générale par rapport au politique comme :

« une part de nous-mêmes qui, non seulement nous détourne momentanément de notre tâche, mais nous retourne vers ce qui se fait dans

le monde pour juger ou apprécier ce qui s'y fait. Autrement dit, l'intellectuel est d'autant plus proche de l'action en général et du pouvoir qu'il ne se mêle pas d'agir et qu'il n'exerce pas de pouvoir politique. Mais il ne s'en désintéresse pas. En retrait du politique, il ne s'en retire pas, il n'y prend point sa retraite, mais il essaie de maintenir cet espace de retrait et cet effort de retirement pour profiter de cette proximité qui l'éloigne afin de s'y installer (installation précaire), comme un guetteur qui n'est là que pour veiller, se maintenir en éveil, attendre par une attention active où s'exprime moins le souci de soi-même que le souci des autres<sup>11</sup>. »

« En retrait », mais pas « en retraite », Blanchot apparaît comme « un guetteur », un veilleur éveillé, tel l'animal (politique) aux aguets décrit par Deleuze ; car, dans sa *solitude essentielle*, il est aussi comme le héros du *Très-Haut* dont il est dit au début du roman : « Je n'étais pas seul. J'étais un homme quelconque. » Il s'agit donc pour lui de veiller au monde tout en se tenant à l'écart, l'exigence littéraire ne s'occupant de l'exigence publique qu'« indirectement », selon une « relation indirecte avec le politique<sup>12</sup>. » L'écrivain, en dehors de l'urgence extérieure et de « l'impatience politique » et médiatique, ne s'engageant pas en tant qu'écrivain, mais « en tant qu'intellectuel », est néanmoins requis par des événements majeurs auxquels il ne saurait se soustraire, selon une inquiétude et une exigence éthique qui sont à mettre en rapport avec la pensée de Lévinas, mais auxquels il ne saurait soumettre la littérature : « Il y a ici une contrainte morale à laquelle certains ne peuvent pas se dérober, que d'autres refusent.

---

<sup>11</sup>. BLANCHOT Maurice, *Les Intellectuels en question*, op. cit., p. 12.

<sup>12</sup>. BLANCHOT Maurice, *L'Écriture du désastre*, op. cit., p. 126.

C'est au-delà de tout jugement<sup>13</sup> » ; mais pour Blanchot, qui rejoint en ce sens la position de Bataille revendiquant « les incompatibilités de l'écrivain » et un « NON SERVIAM » catégorique de la littérature, celle-ci ne saurait être « mise au service de », « l'exigence d'écriture » ne devant « se soumettre à rien qu'à elle-même<sup>14</sup> ». S'il se montre aussi soucieux que Sartre de la relation entre l'écriture et le monde, ce n'est pas l'engagement en soi, « le vœu de l'engagement », que récuse Blanchot, mais plutôt la notion de *littérature engagée*, « la littérature de la praxis », telle que Sartre a cru, un moment en tout cas, lui apporter une réponse, confondant *la plume et l'épée*, comme si elle s'imposait telle une évidence ; aux yeux de Blanchot, qui établit des rapports différents entre l'exigence d'écrire et l'exigence politique, même si au final, pour lui comme pour Sartre, l'essentiel demeura l'écriture, cette question est loin d'être une évidence, mais demeure précisément une « question », ouverte, béante, sans réponse, comme la littérature elle-même ne cesse d'être une question, en dehors de toute « parole d'absolue vérité ».

Cette différence de conception des rapports entre écriture et engagement repose en fait sur une vision différente du langage et de la littérature, car si Sartre a pensé répondre à la question « qu'est-ce que la littérature ? », Blanchot, lui, maintient irrémédiablement ouverte et défailante la question. Pour lui, le lieu propre de la littérature se dérobe obstinément et le langage demeure inconnu, ne pouvant atteindre la totalité de l'être. Dès lors, parler, écrire n'est pas agir, et tandis que Sartre considère le mot

---

<sup>13</sup>. BLANCHOT Maurice, *Les Intellectuels en question*, op. cit., p. 61.

<sup>14</sup>. *Ibid.*, p. 20.

comme un moyen de saisir la chose, lui permettant de prétendre à un « logos qui rassemble », et que Blanchot assigne à « la loi du Même », la pensée de l'Un, pour Blanchot, qui n'*utilise* pas le langage, la parole d'écriture, au-delà de la dichotomie (valéryenne) entre la prose et la poésie, rendue au fragmentaire, à l'errance et au multiple, ne saisit rien dans le monde, mais bien plutôt nous dessaisit de lui, le mot étant précisément l'insaisissable. D'où l'incompatibilité entre l'art et l'action, qu'il énonçait dès *L'Espace littéraire*, l'impossibilité de concilier l'art et le monde, et si « l'art est [bien] contestation infinie », il est aussi « *pouvoir sans pouvoir*<sup>15</sup> », refus du pouvoir, de la puissance et de la gloire, toute autorité expiée et toute *souveraineté*, au sens bataillien, réduite à « rien » : « Écrire est, à la limite, ce qui ne se peut pas, donc toujours à la recherche d'un non-pouvoir, refusant la maîtrise, l'ordre et d'abord l'ordre établi, préférant le silence à une parole d'absolue vérité, ainsi contestant et contestant sans cesse<sup>16</sup>. » Néanmoins, incessamment tourmenté par le politique et la folie du dehors, mesurant la nécessité d'être en quête d'un sens du monde, n'y eût-il aucun sens à cela, Blanchot se sent engagé dans un « sans issue », qu'il évoque dans une lettre à Bataille en lui écrivant qu'il « ne peut s'affirmer que par la nécessité de toujours chercher une issue, par la décision, inexorable, de ne jamais renoncer à en trouver une<sup>17</sup>. » Sans doute l'œuvre littéraire a-t-elle une existence historique, publique, politique même, non négligeable, mais extérieure à elle-même ; quant au « jeu insensé d'écrire », qui ruine l'action

---

<sup>15</sup> BLANCHOT Maurice, « [La gravité du projet] », in *Écrits politiques 1953-1993*, op. cit., p. 105.

<sup>16</sup> BLANCHOT Maurice, « Refuser l'ordre établi », in *Le Nouvel observateur*, 8 mai 1981, numéro spécial Littérature, repris dans *Écrits politiques 1953-1993*, op. cit., p. 222.

<sup>17</sup> Lettre de Maurice Blanchot à Georges Bataille, 8 août [1960 ?], in BATAILLE Georges, *Choix de lettres 1917-1962*, édition établie, présentée et annotée par Michel Surya, Paris, Gallimard, Cahiers de la nrf, 1997, p. 592.

et s'apparente davantage à une *volonté d'impuissance*, incapable d'apporter aucune solution, il est « sans identité », ayant une « part de néant » et d'« irréalité » irréfragable, engagé dans la voie de dégagement de « possibilités tout autres », dans « le temps hors temps de la littérature », ouvrant un autre espace que l'espace historique, dans *l'entretien infini* du *tout-autre*. Ainsi, les rapports entre l'exigence d'écrire et le dehors questionnés par Blanchot s'apparentent à un engagement dans le dégagement, lorsque l'écriture « prend en charge toutes les forces et formes de dissolution, de transformation<sup>18</sup> » qui visent à « ouvrir l'histoire<sup>19</sup> ». Si Blanchot, rendu au lacunaire d'une écriture fragmentaire, mesurant de plus en plus et sans illusion l'impossibilité de tout « récit », en se tenant à la limite indécidable et indécelable entre témoignage et fiction, fait et fable, dans l'errance de la vérité perdue, a pu affirmer à plusieurs reprises qu'il avait perdu le sens de l'histoire — « J'avais perdu le sens de l'histoire<sup>20</sup> » dans *La Folie du jour* ; dans *Pour l'amitié* : « Je ne sais quel malaise m'a toujours tenu éloigné de tout récit prétendument historique, comme si ce que nous tenons pour vrai était aussi une reconstitution fallacieuse selon les jeux de la mémoire et de l'oubli<sup>21</sup> » — c'est qu'il conçoit la littérature comme en *dehors* de l'histoire, « engagée » dans une lutte pour l'impossible, constituant un *pas au-delà*.

Dans cette voie, selon laquelle « toute littérature est une littérature de fin des temps », tout faisant signe, sans pour autant faire sens, dans un

<sup>18</sup> BLANCHOT Maurice, « Lire Marx », in *Écrits politiques 1953-1993*, op. cit., p.154.

<sup>19</sup> BLANCHOT Maurice, *Lautréamont et Sade*, Paris, Minuit, 1963, p. 14.

<sup>20</sup> BLANCHOT Maurice, *La Folie du jour*, op. cit., p. 32.

<sup>21</sup> BLANCHOT Maurice, *Pour l'amitié*, Tours, Farrago, 2000, p. 15.

grand absentement du sens, « l'ab-sens », le sens étant à venir, saisi comme devenir et avenir du questionnement, « l'histoire ne détient pas le sens, pas plus que le sens, toujours ambigu — pluriel — ne se laisse réduire à sa réalisation historique, fût-elle la plus tragique et la plus considérable<sup>22</sup>. » Ainsi, dans une ouverture, immaîtrisable, de l'histoire, selon la formulation d'un des aphorismes les plus courts de *L'Écriture du désastre*, à la fois injonction, exigence et sentence, l'écrivain ne peut que « *veiller sur le sens absent*<sup>23</sup>. » « Sens absent, » « ab-sens », qui est « l'absence de temps » de l'écriture, dès lors que la littérature est mise « hors de soi », faisant passer son propre discours hors de lui-même, conçue comme une *expérience du dehors*, qui se déploie à l'infini, sans fermeture, dans *l'attente l'oubli* ; dehors vide de l'inconnu qui, politiquement, signifie l'attente d'une démocratie toujours à venir, avec à l'horizon « une promesse de démocratie encore impensée », selon les termes de Jacques Derrida. Dans cet « appel au dehors<sup>24</sup> », le monde est son dehors même, car il n'y a pas d'outre-monde ou arrière-monde, mais l'écriture, à travers un langage, qui demeure *le grand objet extérieur*, libéré, ouvert, peut résonner comme promesse d'une parole future. Ainsi, malgré toutes les impressions de « fatalité politique<sup>25</sup> », contre toute lecture nationale, historique ou destinale de la politique, contre tout enracinement, c'est à l'errance et au nomadisme (du « sens absent ») que se vouent la pensée et l'écriture de Blanchot. Le rapport à la politique passe désormais par la littérature, par une « littérisation » de la politique, selon

---

<sup>22</sup> BLANCHOT Maurice, *Après coup*, précédé par *Le Ressassement éternel*, Paris, Minuit, 1983, p. 96.

<sup>23</sup> BLANCHOT Maurice, *L'Écriture du désastre*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>24</sup> BLANCHOT Maurice, « Le communisme sans héritage », in *Comité*, n° 1, octobre 1968, p. 13, repris dans *Écrits politiques 1953-1993*, *op. cit.*, p. 159.

<sup>25</sup> BLANCHOT Maurice, *Le Très-Haut* (1948), Paris, Gallimard, « L'imaginaire », 1988, p. 174.

deux exigences, et deux langages, sans commune mesure, aussi nécessaires qu'incompatibles, l'une dialectique, à laquelle il est difficile d'échapper et qui nomme le possible, l'autre non dialectique, qui répond à l'impossible, double mouvement et écartèlement que Blanchot reformulera dans *L'Écriture du désastre* et qu'il décrit ainsi dans une lettre à Bataille :

« je vois mieux depuis quelque temps, à quel double mouvement il me faut toujours répondre, nécessaires tous deux et cependant inconciliables. L'un [...] est la passion, la réalisation et la parole du tout, dans l'accomplissement dialectique ; l'autre est essentiellement non dialectique, ne se soucie pas du tout de l'unité et ne tend pas au pouvoir (au possible). À ce double mouvement répond un double langage et, pour tout langage, une double gravité : l'un en parole d'affrontement, d'opposition, de négation afin de réduire tout opposé et que s'affirme à la fin la vérité dans son ensemble comme égalité silencieuse (par où passe l'exigence de la pensée). Mais l'autre est parole qui parle avant tout, et en dehors de tout, parole toujours première, sans concordance, sans confrontation et prête à accueillir l'inconnu, l'étranger (par où passe l'exigence poétique). L'un *nomme* le possible et veut le possible. L'autre *répond* à l'impossible. Entre ces deux mouvements à la fois nécessaires et incompatibles, il y a une constante tension, souvent très difficile à soutenir et, en vérité, insoutenable<sup>26</sup>. »

À travers cet écartèlement, Blanchot ne pouvait pas séparer les

<sup>26</sup> Lettre de Maurice Blanchot à Georges Bataille, 24 janvier [1962], in BATAILLE Georges, *Choix de lettres 1917-1962*, op. cit., p. 595-596. Cf. *L'Écriture du désastre*, op. cit., p. 38, p. 125-127.

exigences poétique, politique et po-éthique de l'écriture, selon une politique de l'écriture (de la littérature) inséparable d'une politique de la pensée et d'une poétique de l'histoire, esquissant une *oultre-politique*, dont les exigences morales sont de justice et de liberté. Depuis *l'obscur* de son retrait, par une *voix absente et sans visage, partenaire invisible*, à l'écart, sans appartenance, mais non sans inquiétude ni souci, non sans présence ni intransigeance, il considéra l'écriture, en toute faiblesse et sans illusion, comme une « puissance de salut », « une tâche sérieuse », dans son attention, permanente, à l'autre, au monde, à la langue, *entre-deux*, dans un *entretien infini* du dialogue et de la langue. C'est que la nécessité du témoignage n'a d'égale que la responsabilité à l'égard d'autrui, même si « nul ne témoigne pour le témoin ». D'ailleurs, sans rompre le secret ni son vœu de silence, auquel la confiance muette, la fidélité et la discrétion de l'amitié le liaient, les derniers textes de Blanchot, parlant *entre-deux, s'entre-tenant* entre les vivants et les morts, ne cessant de dialoguer par delà la mort, seront consacrés à l'amitié, aux amis, encore présents ou « revenants », des Forêts, Mascolo, Foucault, mais aussi Antelme, Beckett, Kozovoï, Laporte, Derrida, Leslie Kaplan. Demeurant dans l'affirmation de la *différence*, depuis sa solitude, qu'Adorno revendiquait comme une exigence morale, écrivant qu'« une solitude intangible est pour l'intellectuel la seule attitude où il puisse encore faire acte de solidarité<sup>27</sup> », Blanchot apparaîtrait comme un homme, un écrivain, un penseur, en sursis, survivant, dans une époque dont de nombreux signes, faits et dits, nous conduisent à penser que l'homme lui-même, l'humanité, sont, désormais, en sursis, simulacres ou signes du

---

<sup>27</sup>. ADORNO Theodor W., *Minima Moralia, Réflexions sur la vie mutilée*, traduit de l'allemand par Jean-René Ladmiral, Paris, Payot, 2003, p. 27.

*dernier homme*, en instance. Mais à l'heure où l'on ne sait plus trop comment définir, entre autres « fantômes conceptuels » vacillants, l'homme ou l'humain, dans un monde devenu lui-même largement vacillant, du fait même de cet « homme vacillant », récemment défini par Martin Crowley comme *homme sans*, cette inquiétude ne peut se départir de celle du langage, dont le rapport avec le politique date au moins d'Aristote, liant sa définition de « l'animal politique » à la possession de la parole, relation que l'écrivain, en inquiétude du langage et du monde, mesure sans doute avec une acuité accrue, avec aussi, en ligne de mire, comme l'évidence obscure d'« un inconnu aveugle », la promesse d'une parole à venir. Et en un sens, la question du politique repose depuis ses origines sur la question de la parole, sur un partage de la parole, légitime ou illégitime, sensée ou insensée, juste ou injuste.

Le signe et l'hommage que Blanchot adressait à Michel Foucault, dans son petit livre qui est aussi un geste d'amitié, montrait à l'évidence qu'il était tout aussi soucieux que lui des imbrications entre « vérité » et « pouvoir » et que pour lui, la souveraineté (sans pouvoir) de l'écriture était bien une forme de résistance et une possibilité, inaliénable, d'échapper au contrôle du pouvoir disciplinaire. C'est que la littérature n'est pas sa propre fin, est plus que la littérature, étant un *pas au-delà*, dans les deux sens du terme, naturellement, écartelé entre possible et impossible, *le pas* n'étant pas *un au-delà* lui-même, un arrière-monde, puisqu'on n'échappe pas au monde — bien plutôt, on y manque souvent : « nous ne sommes pas au monde » — et que l'homme demeure aptère : « comment s'en sortir sans sortir ». Le poète, l'écrivain comme le philosophe sont en face de cette

exigence, écartelés entre possible et impossible, d'une possibilité de sens, qui est aussi possibilité d'un *nous*, affaire de liberté, mais aussi d'être-ensemble, car la *communauté* n'est ni une essence ni une propriété, elle est toujours à faire, à venir, à personne, de personne, comme don ou dette, inachevée, ouverte, affaire d'amitié et d'hospitalité, au sens que Blanchot et Derrida ont pu donner à ces termes. Dans ce rapport d'ouverture et d'infini, d'inachèvement et de fragmentaire, la littérature entretient un rapport « hors temps » au temps, comme un « appel au dehors », entre fini et infini, l'infini que nous sommes n'étant qu'une activation du fini, le jeu du sens infini, rapport que Paul Celan définissait ainsi : « le poème n'est pas hors du temps. Certes il prétend à l'infini, il cherche à passer à travers le temps — à travers, non par-dessus<sup>28</sup>. » Blanchot n'est pas passé par-dessus son temps, mais dans ce temps, où *trop de réalité*, trop de visible efface l'invisible du visible, il resta fidèle à « l'obscur », dépossédé et exposé à l'impossible, à l'écoute, infinie, du *tout-autre*, répétant le geste de retournement d'Orphée, selon lequel, même « en nos temps de détresse », au cœur du désastre, il est permis, malgré tout, d'« habiter en poète », de se tenir à cette hauteur ; et c'est toujours dans l'obscur que résonne « le chant des muses » ou celui des sirènes, dont Blanchot, parmi d'autres figures antiques et spectrales de l'inconnu, n'aura cessé de guetter l'ombre invisible ou l'écho lointain, comme autant de simulacres ou de spectres de voix absentes ou venues d'ailleurs, comme autant, aussi, de témoins ou partenaires muets de l'écriture, se tenant ici et ailleurs, en dehors, en avant, là où « ce ne peut être que la fin du monde, en avançant. »

---

<sup>28</sup>. CELAN Paul, « Allocution de Brême » (1958), repris dans *Le Méridien et autres proses*, traduit de l'allemand par Jean Launay, Paris, Seuil, 2002, p. 57.